
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 21/2 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.2.58909

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

soi-même. Le »Traité sur la tolérance« (1763) marque la véritable émergence d'une réflexion assez tardive chez Voltaire, puisque, selon R. Pomeau, le terme de »tolérance« apparaît pour la première fois en 1733 sous sa plume. La tolérance est alors considérée comme absolument antinomique avec les religions révélées et spécialement avec le Christianisme. Intériorisation du concept chez Bayle, vulgarisation de la notion chez un Voltaire romancier et historien: telle paraît être la conclusion de l'auteur. On notera avec satisfaction que l'ouvrage comporte une bibliographie extrêmement copieuse et deux index (noms et thèmes).

François MOUREAU, Paris

Johann Gottfried HERDER, *Traité de l'origine du langage*, traduit de l'allemand et suivi de *La Céleste Etincelle de Prométhée. Essai sur la philosophie du langage dans le discours de Herder. Rapport à Condillac, Diderot et Rousseau* par Denise MODIGLIANI, Paris (Puf écriture) 1992, 345 p.

En supposant les hommes abandonnés à leurs facultés naturelles, sont-ils en état d'inventer le langage? Et par quel moyen parviendront-ils à cette invention? Voilà la question que l'Académie Royale des Sciences de Berlin a mise au concours en 1769 en précisant: *On demande une hypothèse qui explique la chose clairement et qui satisfasse à toutes les difficultés*, une précision qui semble avoir incité Herder, facilement brouillon et de ce fait parfois obscur, à faire un effort de rédaction, mais aussi à reconnaître à la fin de son »Traité« qu'il a transgressé l'injonction de l'Académie« puisqu'il »ne livre pas d'hypothèse«. Néanmoins il a obtenu le prix en 1771, bien que, contrairement aux usages, son »traité« n'ait pas été rédigé ou traduit en français. C'est le Suisse Jean Bernard Mérian, membre de cette Académie, qui en présenta à ses confrères un »résumé académique« et une analyse en français d'une quarantaine de pages, qui figure à la suite de la traduction du »Traité« de Herder, publiée par Pierre Pénisson. Mérian y suit pas à pas la démarche de Herder. Mais, comme le rappelle Denise Modigliani, son analyse repose sur une interprétation réductrice et une traduction approximative, de sorte qu'il simplifie considérablement l'argumentation de Herder quand il ne la trahit pas, prétendant p.ex. dans son Résumé que Herder défend la thèse d'une origine »purement animale« du langage (Pénisson, p. 275). Ce qui amène D. Modigliani à conclure que Mérian »évacue le discours du mythe, le discours polémique, et occulte le sens de l'évolution historique (...). Son interprétation réduit le »Traité« à l'idéologie des Lumières« (p. 311).

De ce fait, une traduction française s'imposait dès l'époque. Or, ce n'est qu'en 1977 que P. Pénisson, philosophe, combla cette lacune. Il est vrai qu'il se montra parfois plus soucieux de traduire le sens que de suivre le texte dans tous ses détails, un texte qui demande souvent à être interprété. C'est une des raisons pour lesquelles D. Modigliani, linguiste, a, sans le dire ouvertement, trouvé bon d'en donner une nouvelle traduction. Comme Pénisson, elle suit la version de l'édition Suphan, y apportant toutefois, pour des raisons »rythmique(s) et sémantique(s)« (p. 26), neuf petites modifications, indiquées d'avance. Comme elle renvoie page par page à cette édition, elle permet au lecteur de suivre parallèlement le texte allemand; de surcroît, pour certains mots-clefs, difficiles à traduire, elle donne le terme allemand entre parenthèses. Apparemment elle préfère la fidélité à l'élégance, mais elle aussi interprète le texte quand l'imprécision d'un terme ou de l'argumentation semble l'exiger, forçant parfois même le trait. On pourrait discuter la traduction de tel ou tel terme (cf. »Haushaltung« = »ordonnance«, »umsonst« = »en pure perte«, »Richtung« = »disposition«, »willkürlich« = »volontaire«, mais aussi »arbitraire«), mais il ne faudrait pas oublier alors que c'est le contexte qui détermine le sens des termes, de sorte que tout est affaire d'interprétation. Pour »Besonnenheit«, mot-clef du »Traité« puisqu'il est censé caractériser l'être humain, et que Pénisson traduit par »circonspection«, elle opte pour »réflexion«, bien que Herder emploie par ailleurs également ce

terme, tandis que Mérian avait parlé de »réflexibilité«; mais par la suite elle explique la polyvalence et la connotation éthique de ce terme (p. 249).

On est un peu surpris de lire que D. Modigliani avance comme deuxième justification de sa traduction »l'actualité de Herder«, devenant »un enjeu pour divers débats européens, suscités par les bouleversements géopolitiques récents, et se rattachant à la question des nationalités« (p. 16). De prime abord on ne voit pas bien le lien entre le »Traité« et l'éveil des nationalités d'hier ou d'aujourd'hui. D. Modigliani cherche à l'établir d'une part en reprochant à »la philosophie politique« d'avoir occulté »le sens du langage et avec lui le fondement de l'anthropologie herdérienne«, d'avoir évacué »l'esthétique« et négligé »les écrits de jeunesse« de Herder (p. 17). D'autre part, pour mieux faire ressortir la continuité, elle est amenée à souligner la portée polémique et politique du »Traité«. Il est vrai qu'à l'appui de sa thèse, elle peut citer une lettre au Comte F. E. Wilhelm de Schaumburg-Lippe du 24 février 1772, dans laquelle Herder, tout en prenant ses distances par rapport au »désagréable ton polémique«, déclare que son écrit est *in so manchem Betracht eine Satyre auf die Akademie, die ich mir damals theils aus Patriotism für die zurückgesetzten Deutschen, theils in Rücksicht so vieler elenden Armseligkeiten, die die Akademie sich [...] erlauben zu dürfen glaubte*. Certes, Herder est un polémiste et, dans ses écrits de l'époque, il ne cesse de s'en prendre non seulement à des adversaires occasionnels, mais aussi à bien des représentants de l'*Aufklärung* et plus encore aux »philosophes« français, tout en se mettant à l'école des uns et des autres, voire en se servant des armes que ces mêmes philosophes mettaient à sa disposition pour dénoncer à son tour la décadence de la France. Toutefois, si dans le »Traité« de 1771 Herder attaque aussi bien Süßmilch que Condillac et Rousseau, pour le reste et notamment l'aspect politique la polémique y est bien moins sensible que dans les autres écrits du jeune Herder. Et, au lieu d'interpréter les procédés de la satire indirecte et de décrypter à son tour les allusions, – Herder étant censé viser la philosophie des Lumières, le despotisme »éclairé« de Frédéric II et l'influence française à l'Académie« (p. 239) – D. Modigliani se réfère surtout aux »Fragments« et surtout au »Journal de voyage de 1769«. A qui veut suivre la discussion sous-jacente que dans ce »Traité« Herder mène avec ses devanciers et ses contemporains, voir les emprunts et déchiffrer les allusions, des notes seraient indispensables. Or, si on en trouve aussi bien dans les éditions allemandes d'Irmscher et de Pross que dans la traduction de Pénisson, il n'y en a pas dans celle de D. Modigliani, qui, en partie, s'explique sur la position de Herder dans le bel »Essai sur la philosophie du langage dans le discours de Herder«, qu'elle joint à sa traduction et qu'elle intitule »La Céleste Etincelle de Prométhée« car, grâce à ce »mythe créationnel«, elle suggère d'emblée que toute l'argumentation de Herder repose sur la nature de l'homme créateur. A en croire le Résumé académique de Mérian, il »ne peut y avoir que deux opinions sur l'origine du langage: elle est divine ou humaine«. Herder combat pourtant aussi bien Süßmilch, défenseur de la première thèse, que les défenseurs de la thèse sensualiste. Dans un intéressant chapitre, D. Modigliani compare les prises de position de Herder avec celles de Condillac, de Diderot et de J. J. Rousseau. Si dans sa polémique Herder déforme les thèses de l'»Essai sur l'origine des connaissances humaines« (1746) pour mieux les combattre, il manifeste une certaine admiration pour Diderot, notamment pour la »Lettre sur les sourds et muets« (1751). Puisque l'»Essai sur l'Origine des langues« de Rousseau, composé au début des années soixante, n'a été publié qu'en 1782, Herder se réfère au »Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes« dont il rejette notamment la fiction de l'homme naturel. Or, les trois philosophes français défendent le primat du gestuel; Condillac et Rousseau accordent en même temps une grande importance à la vue et au toucher, dont Herder fera l'apologie en 1778 dans sa »Plastik«; dans le »Traité«, il détrône l'œil au profit de l'oreille, considérée comme »sens du langage«, au point qu'on a parlé à son propos de »phonocentrisme«; néanmoins il refuse »de voir dans les cris des passions l'origine du langage humain« et insiste sur la différence entre l'animal et l'homme (p. 255). D. Modigliani reconnaît que »l'apport de Condillac à la pensée linguistique de Herder est indéniable«, mais, comme

W. Pross, auquel elle reproche de trop rapprocher Herder des lumières et des philosophes du droit naturel, elle conteste la thèse de H. Aarsleff en insistant sur »les divergences réelles« entre Condillac et Herder. Non sans raison, elle reproche à ce critique anglo-saxon d'avoir négligé l'apport du courant anglais et d'oublier »que la pensée de Herder se forme dans une tradition allemande« (p. 280). Mais cette double filiation ne ressort pas bien non plus de son Essai sur la philosophie du langage dans le discours de Herder.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Pierre PÉNISSON, J. G. Herder. La raison dans les peuples, Paris (Les Éditions du Cerf) 1992, 350 p. (Bibliothèque franco-allemande).

Dieses Buch muß im Bezugfeld der französischen Herder-Rezeption gesehen werden, die sich, nach der zutreffenden kritischen Einschätzung des Autors, erst in jüngerer Zeit auf einigen fachwissenschaftlichen Bereichen wieder etwas belebt hat. (Vgl. auch S. 309–313: Bibliographie des études herdériennes françaises, 1804–1990.) Zuvörderst an französische Leser gerichtet, wird von philosophiehistorischer Warte her eine Art Einführung in Leben und Werk Herders geboten. Es ist nicht ganz einfach, die Schrift kurz wertend vorzustellen, zumal sie keine prägnante Absichtsbekundung enthält.

Unverkennbar jedoch bestimmte Akzente setzend, verarbeitet und vermittelt Pierre PéniSSon Resultate der neuen internationalen Herder-Forschung. Sehr zu Recht macht er als die einigende Klammer für Herders vielfältiges Schaffen eine sukzessive aus- und umgebildete aufklärerisch-humanistische Position kenntlich. Die besonders aus früherer geistesgeschichtlicher deutscher Germanistik überkommene sogenannte Präromantik-These wird begründet zurückgewiesen: »Nulle raison pour autant de voir en lui [Herder – W. A.] un irrationaliste pré-romantique. Ce serait là une inscription rétrospective en une continuité peu probable et suivant des affinités qui ne convainquent guère« (S. 18). Das erscheint mir als eine gerade hier hervorhebenswerte Ansicht. Denn in Frankreich, so muß man bedenken, gewann die Präromantik-These ein viel dauerhafteres Fortleben als in Deutschland, weil sie sich aus französischer Sicht, im Kontext der spezifischen französischen Romantik, anders darstellt.

Einführenden Bemerkungen folgt ein Überblick über Herders Biographie. Dabei hätte der Autor jene ihn leitende Ansicht differenzieren können und sollen, das heißt genauer darlegen, wie der Stürmer und Dränger Herder, dezidiert Aufklärungskritik betreibend, seine aufklärerischen Positionen ausbaute und folgerichtig Antikantianer wurde. Sein Antikantianismus, sein mannigfaltiger Vorbehalt gegen Denkansätze und Terminologien der Philosophie Kants, spielt im nächsten Kapitel (»Traductions«) die gebotene wichtige Rolle. Dort wird unter anderem auch Herders Bezug zu Übersetzungstheorien der Hauptautoren der »Literaturbriefe« umrissen, nicht aber seine bald erwachsene Differenz zu Nicolai und zur Berliner Spätaufklärung Nicolaischer Observanz weiter verfolgt. Der auswirkungsreiche Gegensatz ist nur durch den Abdruck jenes bekannten Briefes vom August 1772, in dem Nicolai Herders Sprache einer scharfen Kritik unterzieht, dokumentarisch angedeutet. Die Frage, inwieweit Herder und Spätaufklärer wie Nicolai im Vorzeichen des Antikantianismus sich ideell wieder einander näherten, wird leider nicht gestellt.

Notizen zur ost- und westeuropäischen Herder-Rezeption bis zum frühen 19. Jahrhundert bietet das 3. Kapitel (»Diffusion«), das kaum mehr als eine informierende Überleitung zum Schlußteil des Buches erbringt. Und dieser ist – begreiflicherweise – der unzweifelhaft hochbedeutenden Übersetzungs- und Vermittlungsleistung vorbehalten, die Edgar Quinet, konzentriert auf die »Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit«, seinen Landsleuten geliefert hat. Statt nun allerdings dieses Unternehmen analytisch tiefer zu durchdringen, wird es lediglich faktenbezogen verknüpft benannt, woraufhin ein Wiederabdruck zweier aufschlußreicher Texte Quinets erfolgt: der Einleitung (1825) in seine »Ideen«-Übersetzung